

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \( 1er janvier - 18 juillet \) : De la Démocratie en France.](#)  
[Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Brompton, Dimanche 7 janvier 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## **Brompton, Dimanche 7 janvier 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Circulation épistolaire](#), [Politique \(France\)](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date1849-01-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote2196-2197-2198, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Brompton Dimanche 7 Janv 1849

9 heures

Voici du nouveau et du dessous de cartes. Nous avons été étonnés que les interpolations sur la retraite de M. de Malleville n'arrivassent pas. Les ministres et les patrons de Louis B. en ont été aussi étonnés que nous. Ils s'y attendaient. C'était de la gauche, des amis de Cavaignac, que l'attaque devait venir. Pourquoi point d'attaque ? Ils ont soupçonné quelque piège quelque intelligence entre la gauche de l'assemblée et le président de la République. Ils avaient raison. Les gens de la gauche, les républicains avaient fait dire au Président : « On se moque de vous ; on ne vous a ouvert la porte que pour vous jeter par la fenêtre. Les modérés ne veulent pas plus de vous que de nous. Ils veulent la Monarchie, le comte de Paris, Henri V. Venez à nous. Nous ne voulions pas de vous pour Président de la République. Mais nous voulons la République, et vous pour son président. puisque vous l'êtes. Avec nous vous aurez la majorité dans l'Assemblée, un cabinet qui sera vraiment à vous, non à des protestants ennemis, et de l'avenir." Le Président a écouté. Des pourparlers ont eu lieu. Rien n'était convenu mais tout était proposé. Le Général Cavaignac devait faire un discours d'adhésion au Président. Le rapprochement ainsi motivé et affiché, on se rapprochait en effet. Le Président gardait deux ou trois de ses ministres, ceux qu'il croit fidèles. Lacrosse à la marine, peut-être Drouyn de Lhuys aux Affaires Etrangères. Il renvoyait les autres, et prenait à leur place Dufaure, Vivien, Turret, Billault. Le Gal Lamoricière rentrait à la guerre. Cavaignac remplaçait Bugeaud dans le commandement de l'armée des Alpes. Changarnier était réduit au commandement de la garde nationale. Odilon Barrot se retirait dans la Vice Présidence de la République. L'alarme a été grande dans le camp modéré, parmi les patrons officiels de l'élection de Louis B, et de son Cabinet. Ils ont reconnu qu'avec les ministres actuels, le poste était mal gardé, et ne serait pas gardé longtemps. Ils se sont demandé s'ils ne devaient pas se résigner à prendre eux mêmes en main les affaires de la République et de son président. C'est l'avis du Mal Bugeaud. Il a insisté. M. Molé a douté. M. Thiers a rechigné. Les patrons en second, les journalistes du parti modéré qui ont poussé à l'élection de Louis B., se sont fâchés Véron et Emile Girardin sont allés trouver Thiers et lui ont déclaré que les choses ne pouvaient pas aller de la sorte que le nouveau gouvernement n'allait pas du tout qu'ils s'étaient, eux, engagés dans cette élection sur la parole à lui, comme chef du parti modéré que les chefs devaient conduire ; que, pour eux ils voulaient décidément savoir si c'était les chefs du parti modéré qui refusaient leur concours au Président, ou le Président qui ne voulait pas de leur concours; et qu'après s'être éclairés eux-mêmes à ce sujet, ils éclaireraient le public. Forte humeur et grand embarras de Thiers, Véron et Girardin ont annoncé qu'ils allaient faire la même démarche, auprès de M. Molé et du Mal Bugeaud. On en est là. Le Président entre deux selles, ses protecteurs au pied du mur, et les Républicains à l'assaut. On croit à un replâtrage, à quelque déclaration donnée, à quelque renfort apporté par les protecteurs au Président. On doute qu'ils prennent eux-mêmes la défense de la place. Mais il est clair que le Président ne se laissera pas mettre tout doucement à la porte et que les Républicains sont prêts à entrer pour le soutenir. On ne sortira pas de sitôt du gâchis, et tout le monde, protecteurs et protégés, s'y barbouillera, plus ou moins. Il paraît que tout en veillant à la sûreté de la République, le général Cavaignac, est fort désabusé, sur son compte. Quelqu'un lui disait qu'il devait trouver la France bien ingrate ; il a répondu: « Non. On n'est pas ingrat, on me sait gré de ce que j'ai fait ; la France m'a tout, simplement déclaré qu'elle n'était pas républicaine.» A un autre, il a dit : « Je me suis trompé ; j'ai cru la France républicaine, ou disposée à le devenir ; elle ne l'est point. Louis Napoléon la croit Bonapartiste ; il se trompe comme moi ; elle ne l'est pas davantage. " Je vous envoie ceci pour le plaisir de Marion. Je suis bien aise que

son héros ait du bon sens. J'aime le bon sens partout, même chez mes ennemis. J'ai passé hier ma soirée seul, au coin importante dans la législation réciproque de la France et de l'Angleterre, l'extradition réciproque des banqueroutiers frauduleux. " Vous ne savez peut-être pas que le fromage de Brie était une des grandes friandises de Lady Holland, et que M. de Talleyrand en ferait venir pour elle par le portefeuille, quand il voulait lui plaire Adieu. Adieu. Je ne fermerai ma lettre qu'à la fin de la matinée. J'irai à l' Athenaeum puis dîner chez Duchâtel. Adieu. G.

3 heures

Je sors pour faire deux visites. De là à l' Athenaeum. De là chez Duchâtel. Si j'apprends du nouveau, ce sera pour demain. En voilà assez pour aujourd'hui d'ailleurs, il n'y aura rien, aujourd'hui dimanche. Adieu. G. Une nouvelle lettre de Lady Jersey, insistant plus fort pour Middleton. J'élude toujours. Je n'ai ni le temps, ni le désir. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Brompton, Dimanche 7 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-01-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2635>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 7 Janv. 1849

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBrighton

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBrompton (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 18/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

Brompton. Dimanche 7 Jan<sup>r</sup>. 1846  
9 heures 3196

Voici du nouveau et du desous  
de cartes. Nous avons été étonnés que les  
interpellations sur la retraite de M. de  
Malletville n'arrivassent pas. Les ministres et  
les patrons de Louis V. en ont été aussi  
étonnés que nous. Ils s'y attendaient. C'était  
de la gauche, des amis de Lavaignac, que  
l'attaque devoit venir. Pourquoi point  
d'attaque ? Ils ont soupçonné quelque piège,  
quelque intelligence entre la gauche de  
l'Assemblée et le Président de la République.  
Ils avoient raison. Les gens de la gauche, les  
républicains avoient fait dire au Président :  
« On se moque de vous, on ne vous a ouvert  
la porte, que pour vous jeter par la fenêtre.  
Les modérés ne veulent plus de vous que  
de nous. Ils veulent la Monarchie, la Comte  
de Paris, Henri V. Venez à nous. Nous ne  
voulons pas de vous pour Président de  
la République. Mais nous voulons la  
République, et vous pour son Président  
puisque vous l'êtes. Avec nous vous aurez  
la majorité dans l'Assemblée, un cabinet

qui sera vraiment à vous, non à des Protestants  
commis, et de l'avenir". Le Président a écrit.  
Des pourparlers ont eu lieu. Rien n'était conclu,  
mais tout était proposé. Le général Cavaignac  
devait faire un discours d'adhésion au Président.  
Le rapprochement ainsi motivé et affiché, on  
se rapprochait en effet. Le Président gardait  
deux ou trois de ses ministres, ceux qu'il croit  
fidèles, La Crosse à la marine, peut-être Drouyn  
de Lhuys aux affaires étrangères. Il renvoyait  
les autres, et prenait à leur place Dufaure,  
Vivien, Journeux, Billault. Le g<sup>al</sup> Lamoricière  
s'entrait à la guerre. Cavaignac remplaçait  
Bugeaud dans le commandement de l'armée  
des Alpes. Changarnier était réduit au com-  
mandement de la garde nationale. Odilon  
Barrot se retirait dans la Vice-Présidence  
de la République.

L'alarme a été grande dans le camp  
modéré, parmi les patrons officiels de  
l'élection de Louis B. et de son cabinet. Ils  
ont reconnu qu'avec les ministres actuels, le  
poste était mal gardé et ne serait pas  
gardé longtemps. Ils se sont demandé s'ils  
devaient pas se résigner à prendre eux-  
mêmes en main les affaires de la République  
et de son Président. C'est l'avis du M<sup>al</sup>

Bugeaud. Il a insisté.  
M<sup>al</sup> Thiers a rectifié  
les journalistes du parti  
à l'élection de Louis B.  
Vivien et Emile D.  
Thiers et lui ont dit  
pouvaient pas aller  
gouvernement n'alla  
s'étaient, eux, engagé  
la parole à lui, et  
que les chefs devaient  
eux ils voulaient de  
les chefs du parti m  
concorde au Président  
ne voulait pas de lui  
s'être éclairés eux-  
éclaireraient le parti  
grand embarras de  
ont annoncé qu'ils  
de marche auprès de  
Bugeaud. On en  
deux sècles, les Prot  
et les Républicains

On était à un  
déclaration donnée  
par les Protestants

à des Protectors  
Président a écrit.  
rien n'était com-  
missat Lavaignac  
tion au Président.  
et affiche, on  
Président gardait  
ceux qui croit  
peut être d'ou-  
vres. Il renvoyait  
place Dufaure,  
le g<sup>al</sup> Lamoricière  
nait remplaçait  
ent de l'armée  
reduit au com-  
missionnaire. Odilon  
Vice-Président

dans le camp  
officiels de  
son cabinet. Ils  
cristier actuel, le  
a droit par  
demande' s'ils  
à prendre eux-  
la République  
l'avis du M<sup>al</sup>

Bugeaud. Il a insisté. M<sup>l</sup>. Mole' a douté,  
M<sup>l</sup>. Thiers a rectifié. Les patrons en second,  
les journalistes du parti modéré qui ont prouvé  
à l'élection de Louis B., se sont fâchés.  
Néron et Emile Girardin sont allés trouver  
Thiers et lui ont déclaré que les choses ne  
pouvaient pas aller de la sorte, que le nouveau  
gouvernement n'alloit pas du tout, qu'ils  
s'étoient, eux, engagés dans cette élection sous  
sa parole à lui comme chef du parti modéré;  
que les chefs devaient conduire; que, pour  
eux ils voulaient évidemment savoir si c'étaient  
les chefs du parti modéré qui refusaient leur  
concours au Président, ou le Président qui  
ne voulait pas de leur concours; et qu'après  
s'être éclairés eux-mêmes à ce sujet, ils  
éclaireraient le public. Forte humeur et  
grand embarras de Thiers. Néron et Girardin  
ont annoncé qu'ils alloient faire la même  
déclaration auprès de M<sup>l</sup>. Mole' et du M<sup>al</sup>  
Bugeaud. On en est là. Le Président entre  
deux seller, ses Protectors au pied du mur,  
et les Républicains à l'assaut.

On croit à un replâtrage, à quelque  
déclaration donnée, à quelque renfort apporté  
par les Protectors au Président. On doute



qu'ils prennent eux-mêmes la défense de la place.  
Mais il est clair que le Président ne se laissera  
pas mettre tout doucement à la porte, et  
que les Républicains sont prêts à entrer pour  
le soutenir.

On ne sortira pas de sitôt du gâchis, et  
tout le monde, Protecteurs et protégés, s'y  
barbouillera, plus ou moins.

Il paraît que, tout en veillant à la  
sûreté de la République, le Général Lavaignac  
en fait de l'abus sur son compte. Quelqu'un  
lui disait qu'il devoit trouver la France bien  
ingrate; il a répondu: « Non, On n'est pas  
ingrat, on se fait gré de ce que j'ai fait; la  
France m'a tout simplement déclaré qu'elle  
n'était pas républicaine » à son autre, il a  
dit: « Je me suis trompé; j'ai cru la France  
républicaine, ou disposée à le devenir; elle ne  
l'est point. Louis Napoléon la croit Bonapartiste;  
il se trompe comme moi; elle ne s'est pas  
davantage ».

Je vous envoie ceci pour le plaisir de  
Marion. Je lui bien aise que son père ait  
du bon sens. J'aime le bon sens partout,  
même chez mes ennemis.

J'ai passé ma soirée seul, au coin

2197  
de mon feu. J'ai lu et écrit des lettres. J'avais  
une bonne occasion pour Paris, qui part ce  
matin. Je n'ai pas à Richmond aujourd'hui.  
On me dit que je ne trouverais pas le train  
à l'heure qui me convient. C'est dimanche; il  
va à la messe, je ne l'ai eu. J'irai demain  
à midi. Je serai de retour entre 3 et 4 heures.  
Mes enfants n'arrivent qu'à 6.

J'irai vous voir mardi 16. J'espère que  
vous ne nous manquerez pas cette fois,  
Lord Aberdeen et moi. Je recois pour lui  
un drôle de présent. Un <sup>ancien</sup> député, de mes  
amis et des meilleurs conservateurs, m'a écrit :  
« Permettez-moi de vous adresser  
un produit de mes fermiers, deux vrais  
fromages de Brie. Il n'en vient pas de  
semblable, pas la voie du commerce à  
Paris; je suppose qu'il n'y en a pas  
davantage à Londres. Si j'osais, je vous  
proposerais d'en offrir un à Lord Aberdeen;  
non de ma part, puisque je n'ai pas  
l'honneur d'être connu de lui, mais de la  
part de l'ancien Président du Tribunal  
de Commerce de Paris, dont les vœux, accablés  
et transmis par vous ont amené, grâce  
à vous et à Lord Aberdeen, une modification



importante dans la législation réciproque de  
la France et de l'Angleterre, l'exportation  
réciproque des banquiers, frauduleux.

Vous ne savez peut-être pas que le  
fromage de Brie était une des grandes  
friandises de Lady Holland, et que M<sup>re</sup> de  
Talleyrand en faisait venir pour elle par le  
portefeuille, quand il vouloit lui plaire.

Adieu. Adieu. Je ne fermerai ma lettre  
qu'à la fin de la matinée. J'ai à l'Athenaeum,  
pour dîner chez Duchâtel. Adieu.

3 heures. Je dois pour  
faire deux visites, de là  
à l'Athenaeum. De là chez  
Duchâtel. Si j'apprends  
du nouveau, je vous en  
dirai. En voilà assez  
pour aujourd'hui. D'ailleurs  
il n'y aura rien, aujourd'hui dimanche. Adieu.

Une nouvelle lettre de Lady Jersey, insistant  
plus fort pour l'indulgence. D'étude toujours. De  
lui ni le bon, ni le petit.

Conseillez-moi, je vous prie. à  
 qui, parmi les ministres anglais,  
 dois-je envoyer ma brochure? Et  
 d'abord dois-je l'envoyer à aucun  
 d'eux? - Je l'envoie à Peel et à  
 Aberdeen, soit tout simple, et à mes  
 amis personnels dans Londres. La  
 dois-je à Lord John, à Lord Lansdowne  
 et à Lord Palmerston?

Dois-je leur envoyer, si je leur  
 envoie quelque chose, l'édition anglaise  
 ou l'édition Française? Je n'aurai  
 la seconde que quelques jours plus  
 tard.

Me croyez-vous obligé d'en donner  
 un exemplaire à chacun des Princes,  
 à Richmond?

Pourriez-vous me donner l'adresse, à la  
 campagne, de Lady Alia Peel?